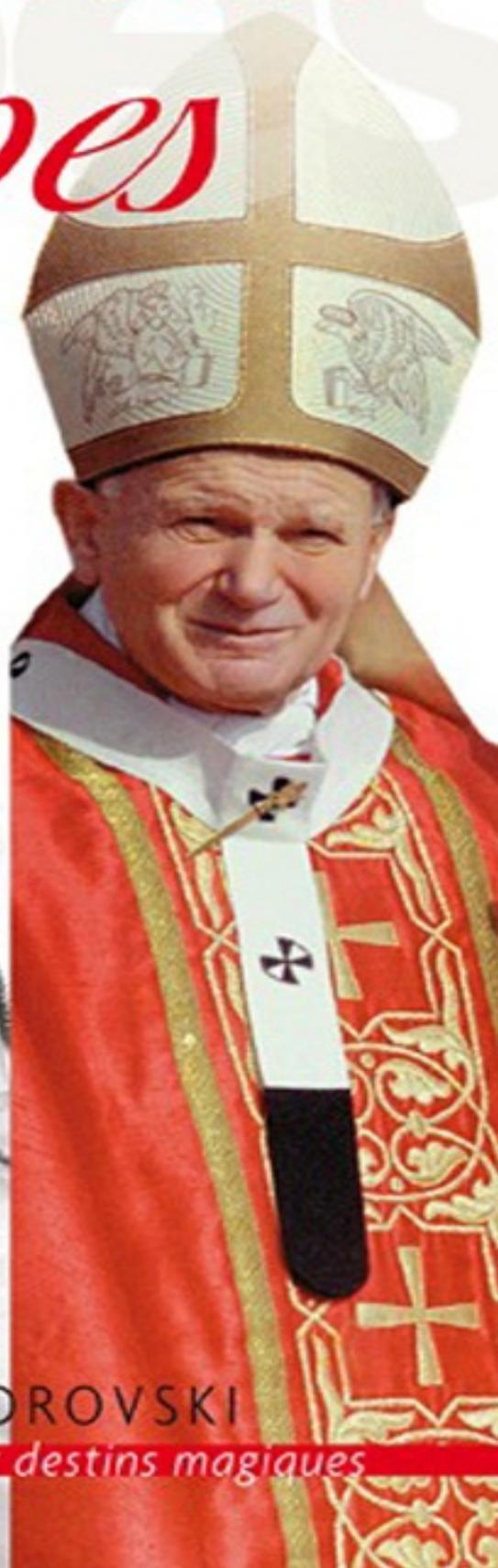


BERNARD LECOMTE

Le Roman des papes



éditions du

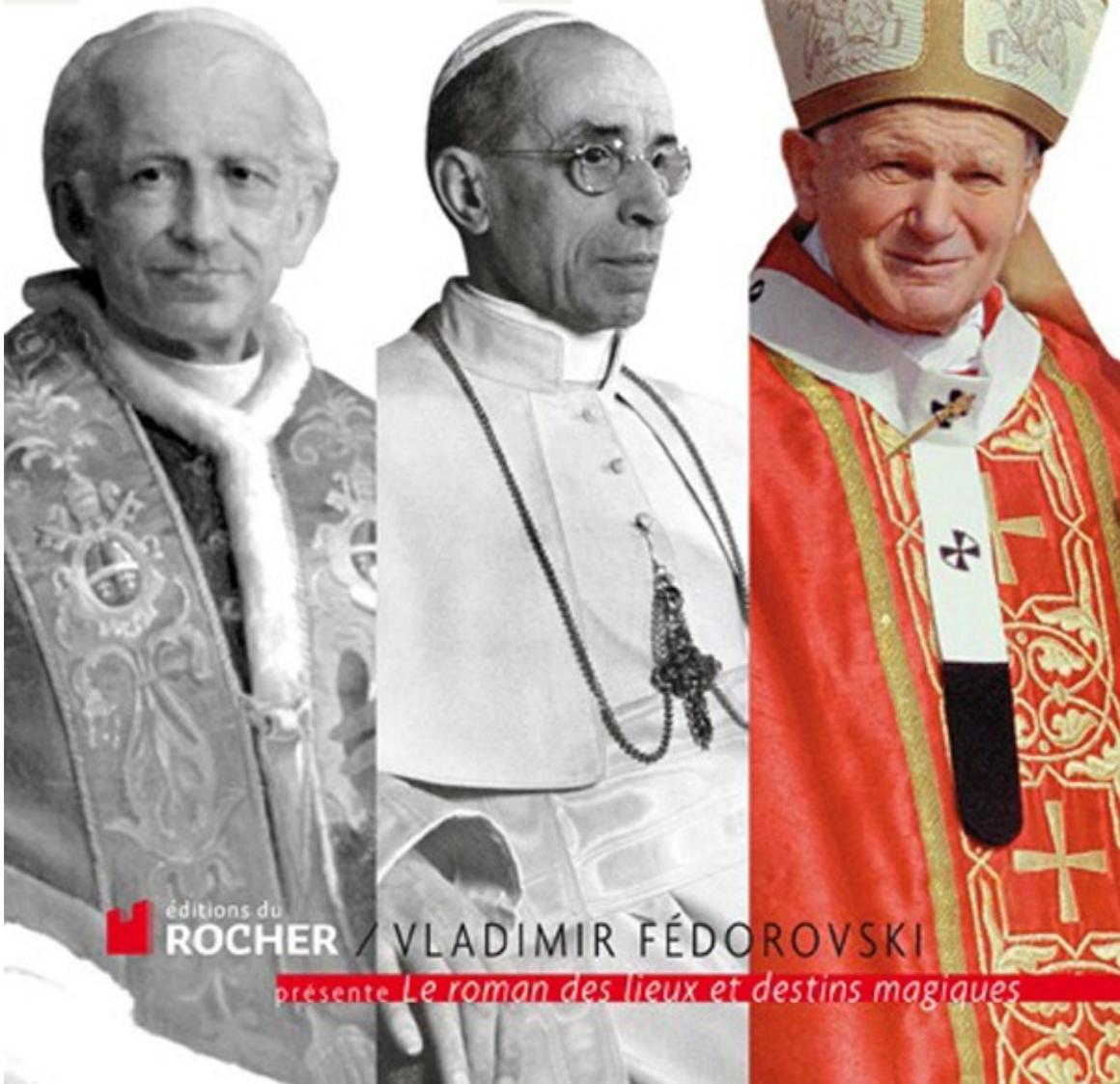
ROCHER

VLADIMIR FÉDOROVSKI

présente *Le roman des lieux et destins magiques*

BERNARD LECOMTE

Le Roman des papes



LE ROMAN DES PAPES

DU MÊME AUTEUR

Essais et documents

Les Giscardiens (avec Christian Sauvage), Albin Michel, 1978.

L'Après-communisme de l'Atlantique à l'Oural (avec Jacques Lesourne), Robert Laffont, 1990.

La Vérité l'emportera toujours sur le mensonge, Comment le pape a vaincu le communisme, JC Lattès, 1991.

Le Bunker, Vingt ans de relations franco-soviétiques, JC Lattès, 1993.

Aux Bourguignons qui croient au ciel et à ceux qui n'y croient pas (entretien avec Mgr Roland Minnerath), éditions de Bourgogne, 2005.

Paris n'est pas la France, JC Lattès, 2005.

Blog à part, éditions de Bourgogne, 2007.

Le pape qui fit chuter Lénine, CLD, 2007.

Il était une fois la Puisaye-Forterre (avec Xavier Lauprêtre), éditions de Bourgogne, 2009.

Les Secrets du Vatican, Perrin, 2009.

Pourquoi le pape a mauvaise presse (entretiens avec Marc Leboucher), Desclée de Brouwer, 2009.

Biographies et mémoires

Jean-Paul II, Gallimard, collection « Biographies », 2003 (Prix des libraires religieux 2004). Réédition collection « Folio », 2006.

Benoît XVI, le dernier pape européen, Perrin, 2006.

J'ai senti battre le cœur du monde (conversations avec le cardinal Etchegaray), Fayard, collection « Témoignages pour l'Histoire », 2007.

100 photos pour comprendre Jean-Paul II, L'Éditeur, 2010.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

L'étonnant destin de « Frère Grégoire »

Le nouveau pontife est originaire du même village que feu Pie VI : Césène, en Émilie-Romagne, non loin de la côte adriatique. Sa famille, de vieille noblesse romagnole, est liée à celle de son prédécesseur. Mais avant que la carrière de l'évêque Chiaramonti ne soit promue par la bienveillance du pape Pie VI, le destin n'avait pas épargné le petit Luigi Barnabé qui perdit son père à l'âge de huit ans et qui fut donc élevé par sa mère, la marquise Giovanna Ghini, une femme d'une exemplaire piété qui instruisit sa progéniture dans la morale chrétienne la plus stricte. D'ailleurs, plus tard, quand elle aura éduqué ses enfants, cette sainte femme se retirera dans un couvent de carmélites pour ne plus jamais en sortir. Une sainte, assurément, qui eût été rapidement béatifiée, sans nul doute, si le pape sollicité pour procéder à cette béatification n'avait pas été... son propre fils !

Il a de qui tenir, Barnabé Chiaramonti, en matière de piété. À seize ans, le jeune homme renonce à des études brillantes et prestigieuses, préférant se retirer dans l'abbaye bénédictine de Santa Maria del Monte, près de sa ville natale. Surprise de son entourage : un gamin aussi bien né n'était-il pas promis à une carrière magnifique ? Le voilà se détournant de toute fortune, de tout privilège, de toute distinction. Il s'appelle désormais « Frère Grégoire », moine parmi les moines, dormant sur un grabat de paille dans une cellule aux murs badigeonnés de chaux.

Qui aurait pu imaginer le destin de ce modeste bénédictin ? Un jour, le jeune moine quitte son abbaye pour assister, à Rome, au couronnement du pape Clément XIV. En ville, pour ne pas arriver en retard, il s'agrippe à l'arrière d'une calèche dont le cocher, au lieu de le chasser, lui dit :

Cher petit moine, pourquoi êtes-vous si désireux d'assister à une cérémonie qui se déroulera un jour pour vous ?

Le futur Pie VII n'a jamais su s'il s'agissait d'une prémonition ou d'une boutade. Mais il se rappelle la vision qui bouleversa, ce jour-là, sa pieuse maman dans sa retraite carmélite : il serait, lui, son fils, humble disciple de saint Benoît, élevé à la papauté, et il aurait à en subir de grandes souffrances...

L'image de sa sainte mère inspirera aussi le moine Grégoire lorsqu'il aura à rédiger sa thèse de fin d'études ouvrant au doctorat de théologie. Parmi les « propositions » développées dans ce travail scientifique, le futur pape réfutera la thèse d'un théologien de l'époque convaincu qu'il n'y a pas place pour les femmes au paradis !

Il était écrit que Chiaramonti ne resterait pas toute sa vie anonyme et soumis dans sa robe de bure. L'homme est trop curieux des choses du monde. Lors de ses études supérieures à Santa Giustina de Padoue, puis à Sant'Anselmo de Rome, il découvre la culture janséniste et s'ouvre aux idées qui courent alors l'Europe au grand dam des éminences du temps. Quand sa congrégation l'envoie enseigner à Parme, où il restera dix ans, il souscrit même à l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert, il s'intéresse aux livres de Locke, aux idées sulfureuses de l'abbé Condillac, à une époque où les papes eux-mêmes, effrayés de telles licences, se ferment aux idées nouvelles.

S'il est critiqué par quelques censeurs ecclésiastiques, il bénéficie néanmoins de la protection personnelle de Pie VI et devient évêque de Tivoli en 1782, puis archevêque d'Imola en

1785. Le moine bénédictin se fait prélat. Le professeur se fait diplomate. Ce n'est pas une mince qualité, en ces temps de bouleversements politiques et de rodomontades guerrières. Alors que beaucoup d'hommes d'Église rompent avec le siècle pour cause de rigidité politique ou dogmatique, Chiaramonti, lui, est un homme d'ouverture et de compromis.

Il en donne la preuve à plusieurs reprises. Notamment le 8 juillet 1797, lorsque le général français Augereau, un des héros du pont d'Arcole, décide d'écraser l'insurrection montante dans la ville de Lugo, près de Ravenne. La mise à sac de la cité a commencé lorsque l'archevêque se jette aux pieds du militaire français pour demander grâce. Nombre de patriotes locaux ne voient pas d'un bon œil cette démarche humiliante qui a pourtant pour but de leur épargner la vie. Le cardinal recommencera plus tard avec les envahisseurs autrichiens, exhortant ses ouailles à accueillir ceux-ci comme des libérateurs. Ce double jeu lui vaut l'hostilité des uns et des autres, mais il évite ainsi bien des morts. Compromission ou ouverture ? À la Noël 1797, dans un sermon devenu célèbre, cet archevêque hors normes explique à ses diocésains incrédules qu'il n'y a pas de contradiction, au fond, entre la religion et les idées politiques issues de la Révolution française :

Oui ! Mes bien chers frères, soyez de bons chrétiens, et vous serez d'excellents démocrates !

Manier la fermeté et la conciliation, éviter toute résistance inutile : ce précepte lui sera utile trois ans plus tard, lorsqu'il sera devenu pape. Car c'est l'empereur Napoléon en personne qui défiera – et avec quelle violence ! – le nouveau chef de l'Église...

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

« frère Grégoire » n'a guère de difficultés à raccommoder lui-même son seul habit, une soutane dont l'étoffe lui avait été offerte par le roi d'Espagne. N'aspirait-il pas, dans sa jeunesse, à une vie recluse dans une cellule monastique ? Sans cette fermeté d'âme, sans doute, il serait mort. L'isolement et une santé chancelante vont néanmoins l'affaiblir – c'est exactement le calcul de Napoléon – et le rendront sensible, au bout de trois années de détention, aux arguments de ses visiteurs de commande, de distingués prélats venus de Paris avec quelques arrière-pensées soufflées par l'Empereur...

Car Napoléon n'a pas renoncé à faire plier le pape et à mettre définitivement l'Église à sa botte. À la fin de 1809, il a ordonné à tous les cardinaux membres du Sacré Collège, que les événements avaient éparpillés loin de Rome, de s'installer à Paris, c'est-à-dire à portée de main. L'Empereur veut éviter qu'en cas de décès papal un conclave ne se réunisse quelque part loin de lui et, comme à Venise en 1800, n'élise un nouveau pontife en dehors de sa volonté.

Quelques éminences âgées – Antonelli, Della Porta, Casoni, Braschi – se font dispenser de ce déménagement inattendu pour raison de santé. Mais les autres doivent gagner Paris, où ils ont la surprise de se voir proposer un traitement somptueux : trente mille francs de pension annuelle, de beaux appartements, des invitations à toutes les fêtes de l'Empire. Certains acceptent, oubliant le sort de leur chef. D'autres refusent. Parmi eux figure Ercole Consalvi, qui connaît tout le monde à Paris depuis qu'il a négocié le concordat de 1801, et qui sait lire dans le jeu de l'Empereur. Il a vite compris, lui, que celui-ci vise à reconstituer un collège cardinalice entièrement à sa dévotion.

Consalvi ne cède ni aux flatteries ni aux pressions de Napoléon. Il ne répond pas aux invitations complaisantes du Tout-Paris. Il fait même partie des treize éminences qui, malgré les menaces du ministre Fouché et bravant la fureur de l'Empereur, refusent d'assister au remariage de celui-ci avec Marie-Louise d'Autriche – ne serait-ce que parce que la nullité de son premier mariage avec Joséphine de Beauharnais n'a pas été prononcée, comme il se doit, par le pape.

Ils n'oseront pas !, avait fulminé Napoléon.

Ils ont osé. Napoléon, profondément vexé, interdit aux treize éminences rebelles d'afficher désormais leur dignité cardinalice : privés de la couleur pourpre, on les appellera les « cardinaux noirs ». Les treize dissidents paieront leur fidélité au pape d'un exil forcé à Rethel, Sedan, Reims (pour Consalvi), Saulieu, Semur et autres lieux où ces princes de l'Église devront vivre, sur place, de la charité des âmes généreuses et de collectes discrètement organisées par des fidèles courageux...

Paris, capitale de la papauté ?

L'Empereur a une idée : ayant appris que le pouvoir suprême, dans l'Église, avait toujours été disputé entre le pape et les conciles, il se met en tête de réunir un « concile national » dont les décisions feraient autorité et n'auraient plus à être validées par le pape. Le 25 avril 1811, il annonce son projet et ordonne à quelques hautes figures de l'Église de France – dont le complaisant Mgr de Barral, archevêque de Tours – de se rendre à Savone pour rallier le pape à cette formule. Argument à destination du Saint-Père : cette procédure est la seule capable de préserver l'Église universelle, bien mal en point, de la toute-puissante colère impériale.

Pie VII, troublé, ne rejette pas formellement le procédé. Napoléon s'engouffre dans la brèche et réunit, le 17 juin, le fameux « concile national » à Notre-Dame de Paris. En vain : même expurgée de ses adversaires les plus coriaces, l'assemblée refuse de se soumettre au diktat de l'Empereur qui, fou de rage, suspend le concile et enferme ses porteparole au donjon de Vincennes !

Napoléon est très occupé, à cette époque, par la préparation de l'expédition de Russie, dont personne n'imagine encore qu'elle sera son plus gros revers et qu'elle l'entraînera vers la chute. L'Église n'est pas sa priorité. Il lui faudra un an pour contourner les obstacles, réduire les oppositions, briser les réticences, relancer le « concile national » et profiter de la faiblesse du pape dans sa prison pour lui arracher, à nouveau, un vague accord tacite – que le malheureux regrettera dès le lendemain, mais qui servira aussitôt de caution aux prélats français pour souscrire officiellement au dessein de l'Empereur.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

... *In nomine Patris, et Filii, et Spiritus Sancti !*

Dans les premiers rangs de la foule, Wiseman répond, comme tous ses voisins :

Amen !

Pour les observateurs de l'époque, une question se pose aussitôt : qui sera le secrétaire d'État du nouveau pape ? Le pontificat de Pie VII avait montré l'importance de ce poste qu'Ercole Consalvi avait occupé jusqu'en 1806 et qu'il avait retrouvé en 1815, après être rentré, fêté comme un héros, du congrès de Vienne. Consalvi s'était entièrement consacré à restaurer le prestige de la papauté retrouvée, notamment sur le plan diplomatique. N'était-il pas allé personnellement à Londres rencontrer deux monarques non catholiques, l'empereur de Russie, Alexandre I^{er}, et le prince-régent d'Angleterre, futur George IV ? N'avait-il pas conclu des concordats avec la Prusse protestante et la Russie orthodoxe ? Mais sa popularité avait beaucoup souffert de sa volonté de moderniser les États pontificaux par des réformes administratives et fiscales durement combattues par les *zelanti*, partisans du retour au cléricalisme d'antan.

Le nouveau pape fait son choix : il remplace Consalvi par le cardinal Della Somaglia, un conservateur notoire. Consalvi – qui n'a pas voté pour Della Genga, auquel il s'était violemment opposé en 1814, lorsque le futur pape était nonce à Paris – est-il déçu de ne pas être reconduit dans son rôle ? Si c'est le cas, il le cache bien. Lors du couronnement de Léon XII à Saint-Pierre, il se fond humblement dans la masse des cardinaux. Puis il s'en va prendre une retraite méritée au bord de la mer, au sud de Rome.

À la veille de Noël, cette année-là, alors que Consalvi se repose dans le petit port de Porto d'Anzo, le pape Léon XII, souffrant, l'envoie chercher. C'est la première vraie rencontre entre ces deux hommes aux portes de la mort. Léon XII, chaleureux, lui promet de le consulter désormais pour les affaires importantes. Le 13 janvier, il le nomme préfet de la Sacrée Congrégation de la propagande. Mais Consalvi meurt dix jours après leur entretien. Le pape a tout juste le temps de faire parvenir sa bénédiction apostolique à celui qu'il a connu trop tard et qui n'aura eu, de toute sa vie, qu'une seule passion : le service de l'Église.

Le jubilé de 1825

Léon XII est un homme simple, doux et pieux. Levé chaque jour à 5 heures, il passe l'essentiel de sa matinée en méditations, prières et services divins, auxquels s'ajoutent quelques audiences obligées. À part un simple bouillon le matin après la messe, il dîne une fois par jour, seul, le plus souvent d'un peu de morue séchée. Ses années passées au monastère de Monticelli l'ont habitué à la régularité et à l'austérité. Ce pape-là, au fond, est un contemplatif, attentif à privilégier le spirituel.

Il est désireux de conforter d'abord la piété des fidèles. Personne ne devrait s'étonner quand il rend publique son idée de ressusciter une tradition tombée en désuétude au milieu du siècle précédent : depuis l'an 1300, les papes avaient l'habitude de convoquer régulièrement tout le peuple chrétien à des jubilés ou « années saintes ». L'an 1800 aurait pu être une de ces années jubilaires si Pie VI n'avait pas été chassé de Rome un an plus tôt.

Léon XII proclame donc que 1825 sera une « année sainte ». La décision est très contestée par son entourage, inquiet de voir des centaines de milliers de pèlerins déferler dans la Ville éternelle : le jubilé ne va-t-il pas plomber les finances de l'État pontifical ? Et ne va-t-il pas attirer à Rome, profitant de l'aubaine, d'innombrables malandrins, chômeurs et autres comploteurs ?

Comme l'avaient fait jadis ses lointains prédécesseurs, Léon XII inaugure donc le jubilé la veille de Noël, dans la basilique Saint-Pierre, en ouvrant solennellement la « porte sainte », habituellement murée, à l'aide d'un marteau d'argent. Tête nue,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

famille, pour le malheureux Pie VII et pour l'Église persécutée !
Et comme on s'y réjouit, ce jour-là, de voir le pape enfin libre
caracoler jusqu'à Saint-Pierre de Rome !

Personne, évidemment, ni dans les calèches en partance ni
dans la foule qui les acclame, ne peut imaginer que le jeune
Giovanni Maria sera un jour le successeur de Pie VII sous le
nom de Pie IX.

Les tribulations de l'abbé Mastai

En 1819, l'adolescent de Senigallia, qui a longtemps été handicapé par des crises d'épilepsie, est devenu prêtre. Le jour de Pâques, à Rome, il célèbre sa première messe à l'autel de Sainte-Anne-des-Menuisiers, rue Giulia – ce n'est pas une église, mais la chapelle d'un hospice pour orphelins où il assiste le directeur. Il va passer sept ans dans cet établissement, au milieu d'une centaine d'enfants sans parents ni ressources. L'antique rue Giulia est à deux pas du Campo de' Fiori, au coeur de la vieille Rome : Giovanni Maria n'est pas isolé, il voit du monde, il fait des rencontres intéressantes.

Un jour, il reçoit la visite de Mgr Giovanni Muzi, qui vient d'apprendre sa propre nomination comme nonce apostolique en Amérique du Sud, et qui lui propose d'être du voyage. Les pays de cette région se sont émancipés de la couronne d'Espagne, non sans heurts. Le temps est venu d'organiser leurs liens directs avec le Saint-Siège. Cette mission exceptionnelle est une véritable aventure, qui effraye la mère du jeune homme. La comtesse Mastai en réfère au pape en personne : est-il bien prudent d'envoyer au-delà des mers un garçon qui a longtemps souffert d'épilepsie ? Mais Pie VII, par lettre, la rassure : il n'arrivera rien de grave à son fils.

Le pape a vu juste : l'abbé Mastai reviendra sain et sauf de ce périple. Mais il va connaître bien des périls au cours de cette expédition qui lui fait d'abord traverser l'Atlantique sur la goélette *l'Héloïse*. À Palma de Majorque, où l'équipage fait escale, les nouvelles autorités espagnoles – des libéraux aux ordres des Cortès – jettent ce suppôt présumé du roi de France en prison ! Il sera libéré quand l'armée française rétablira le roi

Ferdinand VII sur son trône, à l'issue de la bataille du Trocadero en 1823.

C'est alors, dira plus tard Pie IX, que j'ai compris la nécessité de l'indépendance du pape !

Pendant les deux ans qu'il passera à visiter les missions au Chili, au Pérou et en Colombie, le futur pape manquera mourir de faim en traversant la Cordillère des Andes, il essuiera une violente tempête au large de Valparaiso, il sera même rançonné par des pirates ! Difficile d'imaginer un apprentissage plus riche ! Quand il rentre enfin à Rome, en 1825, le jeune Mastai est un prêtre confirmé, un voyageur expérimenté et un administrateur aguerri...

Tout juste nommé prélat, on lui confie la présidence de l'hospice San Michele, un des plus grands asiles de Rome, qui héberge vieillards et infirmes, femmes de mauvaise vie, jeunes filles en détresse, et qui est aussi, depuis sa fondation, une école d'artisans et de beaux-arts : l'abbé Mastai s'y montre bon gestionnaire, au point que Léon XII lui confie très vite l'archevêché de Spolète. Et tant pis si le nouveau promu n'a que trente-cinq ans !

C'est là, à Spolète, en mars 1831, que se situe une anecdote particulièrement romanesque rapportée par un des biographes de Pie IX. Un jour, un jeune Français frappe à la porte de l'archevêché. Il a vingt-trois ans, il porte une petite moustache. C'est un activiste en fuite, un de ces révolutionnaires romantiques engagés au côté des patriotes italiens dans le combat insurrectionnel en Romagne. Il a failli se faire prendre lors d'un coup d'éclat dans une ville voisine. Des soldats

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

La fuite à Gaète

Dans la soirée du 22 novembre, un coursier frappe à la porte du Quirinal. Il est porteur d'un paquet adressé par le vieil évêque de Valence, en Dauphiné. Le saint homme lui envoie la petite boîte appelée « pyxide » que feu le pape Pie VI gardait toujours accrochée à son cou et qui contenait une hostie consacrée. Il n'a jamais quitté ce pendentif pendant son exil. Ce présent inattendu est-il un signe de la Providence ? Ébranlé par cette coïncidence, Pie IX balaie ses dernières réticences : il doit partir, lui aussi, en exil. Mais comment échapper à ses gardes-chiourmes ?

Dans la soirée du 24, l'ambassadeur de France s'en vient au Quirinal en grand équipage, précédé de coureurs et de torches. Le duc d'Harcourt est introduit dans le bureau du pape, gardé par un geôlier qui entend le Français hausser le ton et tenir au pape des propos véhéments. Il ne peut pas imaginer que, pendant que le diplomate prononce cette longue tirade enflammée, le pape a enfilé une soutane noire, chaussé de grosses lunettes, jeté un large manteau sur ses épaules et filé par une porte dérobée, accompagné d'un domestique qui le conduit jusqu'à la place des Quatre-Fontaines où stationne, dans l'ombre, une voiture. La berline appartient à l'ambassadeur de Bavière, le comte de Spaur, qui fait monter son auguste passager à la barbe des carabiniers et l'emmène aussitôt, au grand galop, sur la route d'Albano.

Au palais, le débit de l'ambassadeur de France est devenu moins fort et moins bruyant. Quand le diplomate sort du bureau du pape auquel il fait mine de souhaiter bonne nuit avant de repartir par l'entrée principale, salué par les soldats de la garde civique, Pie IX est déjà loin. Dans la vallée d'Arricia, la

comtesse de Spaur est là, qui attend son mari et son hôte avec un équipage de quatre chevaux. Les deux hommes, dans cette nouvelle voiture, prennent aussitôt la route de Terracine et s'enfoncent dans la nuit italienne. Pie IX sert contre sa poitrine son petit reliquaire portatif : un demi-siècle après Pie VI, voilà que lui aussi, sans savoir ce qui l'attend, quitte Rome en catimini !

Le lendemain matin, alors que le jour se lève, les étranges voyageurs arrivent à Gaète, une ville fortifiée au bord de la mer, appartenant au royaume de Naples. Au palais épiscopal, ils tombent sur un domestique qui, en l'absence de l'évêque, refuse de les faire entrer ! Le pape doit trouver refuge dans un estaminet voisin, *l'Auberge du Jardin*. Ferdinand II, le très catholique roi des Deux-Siciles, est prévenu le soir même. De Naples, il se précipite avec toute sa famille à Gaète où, le lendemain, il s'agenouille devant Pie IX : le chef de l'Église est dépouillé de tout, presque seul, un bâton à la main, souriant sous son tricorne noir.

Un par un, les cardinaux rejoignent le pape à Gaète, où se reconstitue, tant bien que mal, la cour papale. Très vite, les grandes puissances catholiques européennes (Autriche, France, Espagne, Portugal, Bavière) et non catholiques (Angleterre, Prusse, Russie) ordonnent à leurs ambassadeurs de s'installer à Gaète. La riposte s'organise. À Rome, Mazzini publie un décret annonçant que « le pape est déchu en fait et en droit ». Mais à Gaète, les ambassadeurs reconnaissent officiellement la commission de trois cardinaux désignée par le pape pour gouverner, même fictivement, les États pontificaux. La rupture entre le pape en exil et la nouvelle « République romaine » est totale.

Il faudra deux mois pour coordonner la contre-attaque. Le 30 mars, une conférence diplomatique se tient à Gaète, qui distribue les rôles : l'armée autrichienne, emmenée par le général Radetzky, attaquera la Romagne ; le roi de Naples se chargera du Sud ; un corps expéditionnaire espagnol viendra en renfort ; la France, qui revendique son privilège de « fille aînée de l'Église », aura l'insigne honneur d'investir la ville de Rome. Dès le 25 avril, le général Oudinot débarque à Civitavecchia avec une armée de sept mille soldats...

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

La capitulation de Rome

Un peu avant 9 heures, alors que les canons tonnent de plus belle, le pape reçoit dans son bureau les dix-sept diplomates présents, émus par la gravité attristée de leur hôte. Quand le fracas se rapproche, le regard du pape se détourne vers la fenêtre qui donne sur la place Saint-Pierre. À l'horizon des toits de Rome, quelques fumées signalent les incendies provoqués par des obus meurtriers. Aux diplomates, le pape souligne que l'époque n'est plus où il pouvait se reposer, en cas d'agression, sur telle ou telle armée étrangère :

Les temps ont changé. Le pauvre vieux pape ne compte plus sur personne ici-bas. Mais l'Église est immortelle, ne l'oubliez pas !

Au moment où les ambassadeurs sortent du bureau du pape, un officier apporte la nouvelle que la brèche de la porte Pia est béante et que l'assaut est imminent. Après quelques minutes d'entretien avec le militaire, Pie IX se tourne vers les ambassadeurs :

Je viens de donner l'ordre de capituler. À quoi bon se défendre encore ? Je ne veux pas verser le sang inutilement. Vous m'êtes témoins, messieurs, que l'étranger n'entre ici que par la violence.

À 10 h 10, un capitaine français à cheval débouche sur la porte Pia en agitant un drapeau blanc :

Cessez le feu ! J'apporte l'ordre écrit du général Kanzler !

Les zouaves pontificaux, épuisés, atterrés, les larmes aux yeux, obéissent et posent leurs fusils. C'est alors que les assaillants gravissent la brèche qui n'est plus défendue, baïonnette au canon, et, franchissant la muraille, se ruent sur les soldats désarmés, en quête d'une victoire que personne ne leur dispute. Cadorna et Kanzler se retrouvent à la villa Albani, toute proche, et signent une convention qui entérine la reddition de la ville de Rome. Le texte, en quelques lignes, réserve au pape le petit territoire de la Città Leonina, qui mène de la basilique Saint-Pierre au château Saint-Ange.

C'est là, sur la place Saint-Pierre, que les prisonniers sont rassemblés et désarmés, en fin de journée, juste sous les appartements du pape. Défaits, ils vont devoir quitter la ville. Avant de donner l'ordre du départ, un colonel, levant son épée pour la dernière fois, s'écrie :

Vive Pie IX, pontife et roi !

Plusieurs milliers de poitrines lui répondent. Attiré par le bruit, Pie IX ouvre alors la fenêtre de sa chambre, qui donne sur la place. Il capte tous les regards. L'émotion est à son comble. Le petit homme en blanc ouvre grands les bras, comme s'il voulait serrer tous ces hommes sur son coeur, puis il lève la main et bénit cette assemblée hétéroclite :

Benedictio Dei omnipotentis...

Le vieux pape ne parvient pas à terminer sa bénédiction. Il lève à nouveau le bras, mais l'émotion et la fatigue sont trop fortes : il s'effondre en arrière, à demi évanoui.

La loi des Garanties

Pie IX a vite repris ses esprits. Le 1^{er} novembre, depuis le palais apostolique où il se considère officiellement « prisonnier », il publie une encyclique rappelant les étapes de cette « spoliation » dont il excommunie, au passage, les acteurs et les complices. Le texte a été imprimé secrètement à Genève pour éviter d'être intercepté par la police piémon-taise. Il y revendique, sans aucune « conciliation » possible, la liberté du siège apostolique, qui sous-entend son indépendance totale à l'égard de tout pouvoir politique.

En face, le nouveau pouvoir italien prépare un texte, lui aussi. Une loi dite « *delle Guarentigie* » (« des Garanties ») est promulguée le 13 mars 1871. Elle déclare la personne du pape « sacrée et inviolable » et lui reconnaît les honneurs et attributions d'un souverain ; elle lui assure une dotation annuelle considérable, ainsi que la jouissance des palais du Vatican, du Latran et de Castel Gandolfo ; elle garantit enfin la liberté et l'inviolabilité des futurs conclaves et conciles, ainsi que de leurs participants. Autant de mesures, d'attentions et de promesses qui eussent été presque acceptables si elles n'étaient viciées dès l'origine par un postulat rédhibi-toire : le siège de l'Église et son chef ne peuvent dépendre d'une loi octroyée par ses vainqueurs, sans aucune concertation, et susceptible d'être remise en cause à la première révolution venue.

Les deux points de vue sont-ils vraiment inconciliables ? L'intransigeance du vieux pontife, courbé sous le poids de toutes les avanies passées, semble totale. La brutalité avec laquelle les nouvelles autorités romaines confisquent les biens de l'Église, chassent ses prêtres et dispersent ses congrégations, ne facilite

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Bartolini. Auprès du vieux pape, il sollicite l'évêché d'Albano : il essuie un refus. Il postule alors pour la charge de dataire, l'une des plus enviées à Rome : Pie IX la confie à l'un de ses amis ! Heureusement, le cardinal De Angelis décède, laissant vacante la charge de camerlingue : le pontife ne pouvait pas, sauf à faire scandale, lui opposer un troisième refus.

« *Al fiume la carogna !* »

Quand il est élu pape, quelques mois plus tard, Gioacchino Pecci est âgé de soixante-huit ans. Il a choisi de s'appeler Léon XIII, en hommage à Léon XII, le pape de sa jeunesse, et en souvenir de saint Léon le Grand – le pape qui avait fait valoir, au v^e siècle, que la primauté du pape tenait à sa qualité de successeur de Pierre et non, quels qu'en fussent le prestige et le statut politique, à la ville où siégeait la papauté.

Le nouveau pontificat commence par un énorme scandale. Feu le pape Pie IX avait exprimé le désir que sa sépulture définitive soit la basilique Saint-Laurent-hors-les-Murs. Certes, le pape lui-même est « prisonnier » au Vatican, mais rien ne lui interdit d'organiser le transport d'une dépouille mortuaire, fût-elle celle de son prédécesseur, à travers la ville. Cependant, par prudence, il a été décidé que la translation ne donnerait lieu à aucune publicité, et qu'elle se ferait à la nuit tombée, le 13 juillet 1881. Peine perdue.

À minuit, ce soir-là, le char funèbre franchit la grille del Petriano, par la place Sainte-Marthe, accompagné de plusieurs carrosses fermés dans lesquels ont pris place cardinaux, ambassadeurs et prélats. Toujours « prisonnier » au Vatican, le pape Léon XIII n'est pas du voyage. Heureusement ! Le cortège n'a pas atteint le château Saint-Ange que des groupes de manifestants anticléricaux, à l'entrée du pont franchissant le Tibre, se mettent en travers de sa route en vociférant :

Al fiume ! Al fiume la carogna !

« À la rivière, la charogne ! » Les braillards nocturnes ont bien

failli mettre leur slogan en pratique. À coups de gourdins et de pavés, ils se fraient un chemin jusqu'au cercueil papal, blessant quelques gardes et molestant plusieurs éminences. La réaction des gendarmes pontificaux, l'intervention des sergents de ville surgis du château Saint-Ange et le courage des fidèles brandissant leurs cierges comme des bâtons, ont empêché les manifestants de commettre leur sacrilège. De justesse.

Ce grave incident et les autres manifestations qui accompagnent le convoi funèbre jusqu'au quartier de Verano, à l'est de la cité, persuadent le pape et son entourage que la « question romaine » est toujours aussi brûlante : le gouvernement italien, à l'évidence, n'a pas fait grand-chose pour éviter ces excès déplorables, ce qui laisse penser qu'il n'a aucunement l'intention de revenir à des sentiments plus conciliants.

Onze ans ont passé, pourtant, depuis la prise d'assaut de la porte Pia et le changement de régime. L'Italie est durablement unifiée, personne n'en menace l'existence : qu'aurait-elle à craindre en restituant une partie de ses États au pape ? D'autant que le roi Humbert I^{er}, tout comme son père, ne se plaît pas à Rome, et que la reine Marguerite, sa royale épouse, éprouve des terreurs folles dans ce palais du Quirinal où circulent, la nuit, les fantômes de tous les papes trépassés !

Mais le roi Humbert est un faible, il n'a ni l'autorité ni le charisme de son père, et personne ne l'imagine aller à l'encontre des parlementaires italiens massivement hostiles à tout arrangement avec le pape. Pie IX ayant interdit aux catholiques de participer à la vie politique de l'État honni, il ne bénéficie d'aucun groupe parlementaire qui eût défendu les intérêts de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

et sa nombreuse fratrie, cela signifie de nouveaux sacrifices. Mais le père Fusarini, curé de Riese, intervient auprès de l'évêque du lieu pour lui obtenir une bourse d'études au séminaire de Padoue. Sa première tenue cléricale, en 1850, c'est sa mère qui la coud de ses mains. La mort brutale de son père, en 1852, laisse cette famille de neuf enfants dans le désarroi et la misère. Giuseppe, qui est l'aîné, va-t-il rentrer à la maison s'occuper de sa famille ? Sa mère, Margherita, décide que non : son séminariste de fils est brillant, il est appelé par Dieu, il poursuivra ses études ! Cette année-là, il s'en est fallu de peu que « Beppi » Sarto ne devînt jamais Pie X...

Le 13 novembre 1858, les paroissiens du village de Tombolo, au nord de Padoue, voient descendre d'une charrette un jeune prêtre chaussé de méchantes galoches à semelles de bois et portant un vieux paletot élimé. Mince, chétif, il a des yeux clairs, une coiffure épaisse et des mains de paysan. Leur nouveau vicaire a vingt-trois ans. Il va louer une petite maison de maçon pour cinquante lires par an. C'est un bon prêtre. Neuf ans plus tard, il quitte Tombolo, ses marchands de bestiaux et ses parties de boules, pour devenir curé de Salzano, près de Venise, où trois de ses soeurs vont lui tenir son ménage.

Il aurait bien passé toute sa vie à Salzano, don Giuseppe ! Mais en 1875, l'évêque de Trévise le nomme chanoine de sa cathédrale, chancelier de la curie épiscopale et directeur spirituel du séminaire diocésain. Une triple responsabilité, une tâche écrasante. Mais pour cet homme-là, le service de Dieu est une vocation, un engagement total, un accomplissement de tous les jours. Dix ans plus tard, il se donnera ainsi à sa tâche d'évêque de Mantoue, puis, à partir de 1894, à celle de patriarche de Venise. Il n'en est pas revenu, Mgr Sarto, d'avoir

reçu des mains du pape Léon XIII, à Rome, dans la chapelle Sixtine, son chapeau de cardinal !

Patriarche de Venise

C'est avec beaucoup de retard que le nouveau cardinal fit son entrée solennelle à Venise, comme le veut une tradition ancestrale. L'État italien, pour marquer son nouveau pouvoir, et sous le prétexte de respecter une autre antique coutume qui donnait au doge le privilège de nommer le patriarche de la république de Saint-Marc, refusa l'exequatur – l'acceptation officielle de la bulle papale nommant le patriarche – pendant seize mois. Giuseppe Sarto en profita pour aller rendre, à Riese, une dernière visite à sa mère octogénaire et infirme. Serrer dans ses bras maigres son grand fils vêtu de la *cappa magna* de cardinal devait être le dernier bonheur de cette sainte femme.

En septembre 1894, quand le ministère eut enfin autorisé Sarto à prendre possession de son siège, la fête fut extraordinaire. Autour de la gare de Venise, dans les ruelles voisines et au bord du Grand Canal, des milliers de fidèles acclamaient leur nouveau pasteur. Des centaines de gondoles et de petites embarcations escortaient la vedette de la marine royale sur laquelle monta le patriarche vêtu de pourpre, flanqué d'officiers en tenue d'apparat. Tous les palais de la cité, tous les ponts et les terrasses de la ville étaient décorés pour l'occasion – à l'exception du bâtiment abritant la municipalité.

Pendant neuf ans, Sarto a dirigé cet archidiocèse comme un curé de paroisse, avec une simplicité appréciée de ses ouailles. Un jour, il est allé bénir un petit oratoire et une statue de la Vierge au sommet du mont Grappa (1 779 mètres), un endroit où il se rendait à chaque fois qu'il voulait fuir l'air étouffant de la Sérénissime. Cette ascension, qu'il accomplit juché sur une mule blanche drapée de rouge, encadré par des montagnards locaux,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

En réalité, l'archevêque de Bologne a atteint, la veille au soir, la barre fatidique des 38 voix, mais les cardinaux ont souhaité conforter son score par un scrutin supplémentaire. Pourquoi cet outsider, qui ne figurait pas dans les listes de *papabili*, a-t-il été aussi facilement élu ? Parce que Della Chiesa est, d'abord, un diplomate. Et que le Sacré Collège, aux premiers coups de canon de la guerre mondiale, sent que le Saint-Siège aura besoin d'un bon connaisseur des relations internationales...

Une formation de diplomate

Giacomo Della Chiesa, au nom prédestiné (*chiesa* veut dire « église » en italien), est né près de Gênes en novembre 1854. Son père Giuseppe est marquis ; sa mère, née Migliorati, est d'ancienne noblesse napolitaine. Il n'est pas étonnant qu'un jeune homme de si bonne famille ait été poussé à faire de brillantes études de droit et qu'il soit entré directement, après son ordination, à l'Académie des nobles ecclésiastiques, piazza della Minerva, à Rome : c'est la filière la plus prestigieuse pour faire carrière au Vatican. Docteur en droit canonique, le jeune prélat est remarqué par le cardinal Rampolla, secrétaire de l'établissement, qui l'emmène avec lui à la nonciature de Madrid et qui le reprendra à son service, comme secrétaire, puis comme substitut, quand il deviendra lui-même le secrétaire d'État de Pie X. Difficile d'acquérir meilleure formation !

En Espagne, Della Chiesa a participé à une opération diplomatique peu banale, dont il gardera toujours l'exemple en mémoire : en 1885, le pape Léon XIII a mené une médiation entre l'Espagne et l'Allemagne pour désamorcer le conflit qui opposait ces deux grandes nations chrétiennes à propos des îles Carolines, un petit archipel perdu dans l'océan Pacifique, du côté des Philippines. Au-delà de l'enjeu mineur représenté par ce territoire qui sera attribué à l'Espagne, laquelle finira par le vendre à l'Allemagne, c'est la capacité du pape à jouer les arbitres sur la scène internationale qui a passionné Della Chiesa.

Giacomo Della Chiesa, qui entre dans sa soixantième année, est un peu une énigme : son visage est impénétrable et toujours souriant, comme il sied à un diplomate. Il est de petite taille, mais son allure est distinguée et ses yeux sont vifs sous ses

lunettes d'or. Il parle plusieurs langues à la perfection, dont le français. Il respire l'intelligence, il a une santé de fer, on le crédite d'une prodigieuse mémoire, et ceux qui ont travaillé avec lui savent qu'il est laborieux et déterminé.

De fait, le jour de son élection, le nouveau pape prend trois décisions. D'abord, il choisit de s'appeler Benoît, en souvenir du pape Benoît XIV qui avait été naguère, lui aussi, archevêque de Bologne : en réalité, c'est une façon élégante de dire qu'il ne sera ni le continuateur de Pie ni le successeur de Léon. Ensuite, il nomme le cardinal Ferrata à la secrétairerie d'État – mais celui-ci mourra en octobre et c'est Pietro Gasparri, un autre juriste, qui héritera de cette fonction.

Mais surtout, le nouveau pape proclame la neutralité du Saint-Siège. Son prédécesseur, Pie X, avait déjà fixé la ligne, début août, lorsque l'ambassadeur d'Autriche-Hongrie, Hans von Schönburg-Hartenstein, avait sollicité une audience pour lui demander de bénir les armées impériales. Le vieux pape malade, indigné, s'était mis en colère :

Le pape bénit la paix, monsieur, et seulement la paix !

L'ambassadeur était reparti piteux, la mine défaite, vers son palais de la piazza Venezia.

La neutralité sera donc la règle. Le soir même de son élection, Benoît XV ordonne de publier sa décision dans l'*Osservatore romano*. Non sans mesurer les conséquences de cet acte : un pays « neutre », au regard de la conférence internationale de La Haye en 1907, doit faire preuve d'*impartialité et d'abstention*. Benoît XV sait que ces deux impératifs seront difficiles à

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



▲ Grégoire XVI, peint par Paul Delaroche. Ancien moine camaldule, il mourra en 1846.
© RMN

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



▲ Jean-Paul II, skis aux pieds, en haut des pistes du massif de l'Adamello, en 1984.

© Italfoto/ Sipa

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Une ambiance de fin de règne

Le docteur Milani, archiatre de Sa Sainteté, s'est installé à demeure au palais apostolique, interdisant toute visite. À quelques rares exceptions près : le cardinal Pacelli, secrétaire d'État, vient entretenir Pie XI chaque matin, à 9 heures et demie, des affaires de l'Église ; la soeur du Saint-Père, donna Camilla, a été autorisée à le voir, ainsi que son neveu ; ses deux secrétaires, Mgr Confalonieri et Mgr Venini, lui disent la messe, lui lisent des prières ainsi que journaux et livres profanes ; et d'autres médecins, comme son ami le père Gemelli, de Milan, viennent compléter les examens et les diagnostics du malheureux Milani. Toutes les autres personnalités religieuses ou civiles demandant audience sont reçues par Pacelli à l'étage inférieur.

Les 5 et 6 décembre, les journalistes du monde entier sont arrivés nombreux à Rome, flairant la fin de règne. Une agence de presse américaine a loué pour six mois, à prix d'or, le seul appartement vacant de la place Rusticucci – appelée à disparaître en 1950 lors du percement de la via della Conciliazione – qui permet d'avoir vue directe sur la porte de Bronze, principale entrée de la Cité du Vatican. Déjà les premières listes de *papabili* circulent : Pacelli, Maglione, Tedeschini, etc. Privés d'informations, les journalistes lancent, reprennent ou décryptent les rumeurs, y compris celles qui annoncent la mort du pape. Quand l'une d'entre elles arrive aux oreilles de Pie XI, il réagit par l'humour :

L'expérience l'a prouvé : rien ne conserve davantage que ces rumeurs !

Interrogé le 8 décembre à l'issue d'une messe dite à Saint-

Pierre, le cardinal Pacelli ne cache pas la réalité :

Le Saint-Sère a pu prendre son petit déjeuner normalement. Tout va bien, donc. Mais le pape est âgé de quatre-vingts ans, et c'est bien cela qui nous inquiète...

Pacelli est réaliste. Et camerlingue. Et *papabile*. Non seulement c'est lui qui devra organiser l'intérim le jour où Pie XI disparaîtra, mais il est, en sus, le principal favori pour la succession. Il sait que les jours de Pie XI, tôt ou tard, sont comptés. Un jour sur deux, c'est la rémission ; un jour sur deux, c'est l'angoisse. Le 24 décembre, Pie XI prononce, dans un bel effort, un long radiomessage qui, par le truchement de Radio Vatican, fait le tour du monde. Mais dix jours plus tard, il faut calmer ses vives souffrances, avant l'aube, par une piqûre de morphine, en espérant que le coeur ne lâche pas...

Fausse alerte. Pie XI a survécu. Il est resté presque trois mois alité sur sa chaise longue médicalisée, les jambes emmaillotées dans des bandelettes, à souffrir le martyr. Comme il a tenu à demeurer informé des affaires du monde, on lui a bricolé un dais amovible de satin crème, ressemblant à un parasol de plage, pour qu'il puisse accorder des audiences. On lui a fait porter la mozette – une courte pèlerine de satin cramoisi bordée d'hermine blanche – et une calotte de moire immaculée. Le protocole étant sauf, le pape malade a pu recueillir, comme il le souhaitait, des témoignages sur la situation politique en Europe : il a convoqué le cardinal Gomá y Tomás, primat d'Espagne, afin de suivre au plus près les drames de la guerre civile espagnole ; il a réuni les quatre cardinaux allemands, à la mi-janvier, afin de les écouter sur la réalité concrète du régime hitlérien...

Les méfaits des dictatures. Les excès du nazisme. Les dangers du communisme. La religion de la *race*. La domination de la *classe*. L'adoration de la *nation*. Les progrès des idéologies « sans Dieu » – qu'on n'appelait pas encore « totalitaires » – en Espagne, au Mexique, en Allemagne, en Russie. Voilà le principal sujet qui taraude le vieux pontife et qu'il entend, dans son épreuve, suivre de près. Le sujet sur lequel il a médité, consulté, réfléchi, pris des notes. Le sujet sur lequel il va publier, en quelques jours, autour de Pâques, plusieurs textes qui resteront dans l'Histoire.

Pie XI était déjà intervenu, avec fracas, sur le terrain politique. En 1926, il avait durement condamné l'Action française, dénonçant sa « conception païenne de la cité et de l'État » : l'affaire avait traumatisé, en France, le monde politique et intellectuel. La même année, très discrètement, tout en faisant mine de négocier avec les dirigeants soviétiques, il avait envoyé un prêtre, le père d'Herbigny, subrepticement consacré évêque, reconstituer une hiérarchie clandestine au coeur de la Russie des soviets : l'aventure s'était terminée par l'élimination physique, ordonnée par Staline, de tous les évêques catholiques russes. En 1931, il avait dit son fait à Mussolini dans une encyclique rédigée en italien, *Non abbiamo bisogno*, où il condamnait le fascisme : le Duce ne devait jamais lui pardonner cet affront.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Vicarius Christi in terra ! (« Le vicaire du Christ à terre ! »)

Le troisième vote donne 48 suffrages à Pacelli – toujours selon les notes de Baudrillart. C'est largement plus qu'il n'en faut. À 17 h 29, une fumée blanche s'échappe de la chapelle Sixtine. Il aura fallu moins de vingt-quatre heures pour désigner le nouveau pape. Un record.

Clin d'oeil de la Providence : Eugenio Pacelli est élu pape le jour même de son soixante-troisième anniversaire. Dès ses premières réponses, ses premiers gestes, le nouveau pontife semble avoir fait cela toute sa vie. Cet homme-là était né pour être pape. Il s'attendait à ce vote, même s'il confiait volontiers qu'il pourrait bien prendre sa retraite et devenir simple aumônier d'un couvent. D'ailleurs, il a déjà réfléchi au nom qu'il prendrait, au cas où. Il a d'abord pensé garder son prénom de baptême et s'appeler Eugène V, mais a choisi, finalement, la continuité. C'est donc à Pie XII que les cardinaux font, un à un, allégeance, y compris ceux qui n'ont pas voté pour lui. Baudrillart se fait aider pour aller lui baiser le pied et la main : le pape serre contre son coeur la main du vieil homme, soudain ému aux larmes. Il a bien fait, le vieil académicien, de faire le voyage de Rome.

Puis tout le monde se dirige vers la loggia. Y compris Baudrillart qui, malgré sa fatigue, se retrouve dans la foule des porporati, juste derrière le Saint-Père. C'est le cardinal milanais Caccia Dominioni qui lance, de la loggia extérieure de la basilique éclairée par des projecteurs, la formule attendue :

Habemus papam !

En apprenant que le cardinal Pacelli est devenu pape, la foule exulte. Est-ce parce que l'élection du principal collaborateur du pape défunt, en ces temps troublés, rassure les Italiens ? Non. C'est surtout la première fois depuis le pape Innocent XIII, il y a deux cent dix-huit ans, que le nouvel évêque de Rome est... romain !

Premier de sa classe

Romain, en effet. Romain de souche. Romain depuis trois générations. Le nouveau pape est né le 2 mars 1876 à quelques centaines de mètres du Vatican, de l'autre côté du Tibre, dans une belle demeure de la via degli Orsini, derrière la piazza Navona, non loin de la célèbre « église neuve », la Chiesa Nuova, où il fut, très tôt, enfant de chœur et où il sera vicaire. De la crèche de la piazza Fiammetta au lycée Visconti, en passant par l'école de la piazza Santa Lucia di Ginnasi, le petit Eugenio a vécu au cœur de la Rome ancienne, avec ses ruelles minables, ses gargotes animées, ses terrasses branlantes, ses minuscules boutiques et ses palais cachés.

Pacelli est aussi romain par sa famille, qui appartient à la noblesse « noire », restée fidèle au pouvoir pontifical. Une famille où, comme on l'a dit, on sert le pape avec passion depuis trois générations, de Marcantonio Pacelli, le grand-père, qui fonda *l'Osservatore romano*, à Francesco Pacelli, le grand frère avocat, qui négocia les accords du Latran, en passant par Filippo Pacelli, le père, qui servit les États pontificaux jusqu'à leur disparition en 1870. Sa mère, Virginia, née Graziosi, était issue, elle aussi, de la vieille noblesse romaine catholique.

L'enfant, dès ses premières classes, est brillant, curieux de tout. Il dévore les livres, il se passionne pour le latin, il apprend le violon. Il est sage comme une image. Il n'aime ni les cours d'éducation physique, ni les bagarres dans la cour de récréation, ni les jeux dans la rue. Ce gamin n'aime pas courir. Ses parents, parfois, s'inquiètent de sa « lenteur ». Serait-il malade ? Après la quatrième, ils le retirent du collège pendant un an. Heureusement, quand il reprend les cours au lycée Visconti, un

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

L'exercice solitaire du pouvoir

La guerre a profondément marqué Eugenio Pacelli. En bien, d'abord : ces cinq années de tension extrême ont sensiblement élargi sa vision du monde, évacué ses dernières réticences envers le modernisme, conforté son combat pour une Europe unie, renforcé sa préférence pour le régime démocratique, précipité son adhésion à la décolonisation, et définitivement ancré sa hantise envers le communisme.

Mais elles ont aussi affermi son autoritarisme et sa tendance à gouverner seul. En août 1944, lorsque disparaît son secrétaire d'État, Luigi Maglione, Pie XII hésite à le remplacer. Il a le choix entre ses deux principaux collaborateurs, Giovanni Battista Montini et Domenico Tardini. Mais il décide, finalement, de diriger lui-même la secrétairerie d'État. Il s'en expliquera directement à Tardini :

Je ne veux pas des collaborateurs, je veux des exécutants !

Eugenio Pacelli est un travailleur acharné. Son entourage, le soir, l'entend taper à la machine jusque tard dans la nuit. Il lit, réfléchit et écrit sur tous les sujets, de la réforme liturgique (qu'il encourage) à l'élégance automobile, de l'expérience des prêtres-ouvriers (qu'il condamne) à la chirurgie de l'oeil, des fouilles sur le tombeau de saint Pierre (qu'il suit de près) à la diététique. En deux décennies, il aura prononcé mille quatre cents discours ! Sans toujours consulter ses collaborateurs qui, de la secrétairerie d'État à la congrégation du Saint-Office, seront de plus en plus agacés par sa pratique solitaire du pouvoir.

Ce qui déconcerte le plus son entourage, et pour cause, ce sont les mystérieuses visions qu'il affirme avoir eues, à deux reprises. En octobre 1950, à la veille de proclamer le dogme un pape dans la tempête de l'*assomption* de la Vierge Marie, alors qu'il se promène, seul, dans les jardins du Vatican, il voit tourner le soleil exactement comme l'ont raconté les trois petits bergers de Fatima, au Portugal. En décembre 1954, alors qu'il est malade et fiévreux, il voit le Christ à son chevet, et n'en démord pas :

J'ai vu le Seigneur ! Cela a duré un instant, il était très beau !

Ces phases mystiques achèvent de creuser un abîme entre lui, le vieux pontife hiératique et impénétrable, et le reste du monde. Son dédain pour les cardinaux les plus proches de lui, qui tourne parfois au mépris, l'isole de la curie, où chaque responsable de dicastère fait la loi dans son secteur de compétences. Pie XII s'attire les sarcasmes de Tisserant, d'Ottaviani, de Tardini, qui profitent de sa faiblesse pour se débarrasser de Montini, nommé archevêque de Milan.

Le vieux pape n'a plus, autour de lui, que sa gouvernante, Soeur Pascalina, son neveu Carlo Pacelli, et son médecin, le docteur Galeazzi-Lisi...

L'aggiornamento de l'Église

Il n'y aura jamais de Pie XIII.

Jean Guilton

Rome, lundi 6 octobre 1958. Le bourdon de Saint-Pierre sonne lentement 7 heures. Le jour se lève sur la Ville éternelle. La Cité du Vatican est d'autant plus calme que le pape n'est pas là : âgé de quatre-vingt-deux ans, malade, Pie XII se repose à Castel Gandolfo. Pourtant, dans la ville encore endormie, quelques rares journalistes bien informés – dont Benny Lai, correspondant de *la Nazione*, et Max Bergère, de l'Agence France-Presse, prévenus par un mystérieux informateur – se lèvent en catastrophe, sautent dans leurs voitures et parcourent à toute vitesse les vingt-huit kilomètres qui séparent Rome de la résidence où séjourne le pape depuis le début de l'été.

À Castel Gandolfo, étonné de les voir de si bonne heure traverser la petite place qui mène au palais apostolique, le directeur des villas pontificales, le vieil Emilio Bonomelli, leur confirme l'information : le pape a eu une crise violente, on lui a pratiqué un lavage d'estomac, il ne voit plus rien, il est à l'agonie. Combien de temps lui reste-t-il ? Impossible à dire.

Avec quelques heures de retard sur ces confrères très bien informés, une meute de journalistes, photographes et cameramen

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

l'ancien nonce à Paris ? Margerie dissèque soigneusement chaque hypothèse. De Gaulle écoute, demande des éclaircissements, pèse les arguments en faveur des uns et des autres. Et conclut :

Le meilleur candidat, du point de vue français, c'est donc Roncalli ?

L'ambassadeur opine de la tête.

Alors, allez-y, foncez !

Et Margerie de sauter dans l'avion du retour, afin de mener campagne, aussi discrètement que possible, en faveur de Roncalli : dîners avec les cardinaux français, rencontres avec les ambassadeurs des pays amis, échanges avec un maximum de cardinaux étrangers, dont le patriarche d'Antioche, le cardinal Tappouni, qui réside à Beyrouth et qui ne peut rien refuser au général de Gaulle. Lui aussi votera pour Roncalli...

Onze tours de scrutin

Le samedi 25 octobre, quand les cinquante et un cardinaux électeurs pénètrent dans la chapelle Sixtine pour assister à la messe solennelle *pro eligendo romano pontifice* (« pour élire l'aggiornamento de l'église le pape de Rome »), personne ne sait ce qui va sortir de ce conclave. Après tout, pourquoi les cardinaux ne voteraient-ils pas pour Pizzardo, Ciriaci, Mimmi ou Valeri ? Ou d'autres encore ? Le jeu n'a jamais été si ouvert.

Le cardinal Roncalli, lui, a un pressentiment. Il a discrètement donné des instructions, à Venise, pour faire venir à Rome son neveu Battista au cas où il serait élu ; ensuite, il a demandé à son secrétaire de se renseigner très minutieusement sur la succession des papes ayant pris le nom de Jean. Et puis il n'ignore pas les rumeurs, les ragots et les petites manipulations qui remplissent les colonnes de la presse italienne : ne dit-on pas méchamment que la soeur d'Agagianian est proche des Soviétiques ? Et que lui-même, Roncalli, fait du diabète ?

Il y aura onze scrutins successifs, à raison de quatre par jour, deux le matin, deux l'après-midi, validés, pour les dix premiers, par une fumée noire – laquelle n'est presque jamais nette, surtout à la fin du jour, quand la cheminée de la Sixtine est à contre-jour et que la nuit tombe sur Rome...

Lors des quatre scrutins du dimanche, les électeurs balaient de nombreuses hypothèses : Ottaviani, Agagianian, Tisserant, le polonais Wyszynski, le portugais Cerejeira... On tâtonne, on explore, on teste. Le Saint-Esprit hésite. Le lundi matin, on essaie Masella, le vieux camerlingue, en vain. Le lundi soir, les noms d'Agagianian et de Roncalli semblent se détacher du lot,

mais sans parvenir à se départager. Mardi, en fin de matinée, l'issue semble imminente, puisqu'on apporte de chez Gammarelli, le tailleur officiel de la maison pontificale, les trois traditionnelles aubes blanches – petite taille, taille moyenne, grande taille. De fait, le mardi, au onzième tour de scrutin, Roncalli obtient 36 voix (on le sait par une petite note trouvée dans l'agenda personnel du cardinal Tisserant après la mort de celui-ci). Cela suffit. L'Église catholique, à cette minute, a un nouveau chef. Encore ne connaît-elle pas son nom de pape :

Vénérables frères, je m'appellerai Jean...

Quelques cardinaux hochent la tête. Roncalli a visiblement réfléchi au nom qu'il choisirait en cas d'élection. Qu'il ait renoncé, par humilité, à s'inscrire dans la lignée des Pie, ce n'est pas une surprise. On comprend qu'il a déjà étudié la liste des papes Jean, afin de ne pas se tromper de chiffre – car il y eut déjà dans l'histoire un Jean XXIII que le concile de stances, en 1415, n'a pas validé. Roncalli a même eu le temps de vérifier que la plupart des Jean ont eu des règnes très courts !

C'est le vénérable cardinal-diacre Nicola Canali, après une interminable attente, qui s'avance enfin vers le balcon de la loggia de Saint-Pierre et annonce la bonne nouvelle :

Annuntio vobis gaudium magnum : habemus papam !

Et voici qu'apparaît sous les applaudissements de la foule, serré dans une aube trop étroite pour sa sympathique corpulence, celui qui sera bientôt appelé le « bon pape Jean ».

Le surnom aura la faveur des journalistes, qui s'entichent très

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Le temps des incertitudes

Les papes passent, la curie reste.

Proverbe romain

Jean XXIII n'a pas vu la fin du Concile. Il est mort le 3 juin 1963. Après la semaine sainte, le pape avait continué à recevoir, à célébrer, à se tenir au courant des choses du monde et de l'Église, mais il souffrait de plus en plus. À partir du 17 mai, il n'a plus été capable de dire la messe. Sa dernière audience, le 20 mai, fut pour le cardinal polonais Stefan Wyszynski. Au chevet du mourant se sont ensuite relayés son secrétaire, Mgr Capovilla, son confesseur, Mgr Cavagna, et ses médecins, les docteurs Valdoni, Gasbarrini et Mazzoni. Lorsqu'il n'eut plus le moindre espoir, Jean XXIII dit à Capovilla :

Aidez-moi à mourir comme il convient à un évêque et à un pape...

Les cardinaux de curie, la domesticité du palais apostolique et la nombreuse famille du pontife ont accompagné le vieil homme qui eut, jusqu'au bout, la simplicité de parole dont il usa toute sa vie. Ainsi, quand il lança à l'un de ses frères assis au pied du lit :

Zaverio, écarte-toi, tu me caches le crucifix !

Angelo Giuseppe Roncalli rendit l'âme à Dieu le lundi de Pentecôte, à 19 h 45. Il est mort serein. Dehors, sous ses fenêtres, vingt mille fidèles priaient silencieusement pour le repos de son âme. Beaucoup de jeunes s'étaient donné rendez-vous place Saint-Pierre, émus, attentifs, pour veiller le pape agonisant comme on veille un grand-père dans ses derniers instants.

De Roncalli à Montini

Le cancer qui minait Jean XXIII – les communiqués officiels parlaient d'une « maladie gastrique » – ne lui a pas accordé un grand répit. Pourtant, en quelques mois, le « bon pape Jean » a réussi à lancer le concile Vatican II dans le sens de la réforme et à publier dans l'urgence une des encycliques les plus importantes des temps modernes, *Pacem in terris*. Ce texte majeur, qui éclaire d'une lumière nouvelle les relations entre les hommes et les États, lui a été inspiré par la crise des missiles de Cuba qui faillit déclencher, en 1962, la guerre atomique. Jean XXIII lui-même a joué un rôle important dans cette affaire dramatique en utilisant ses rares et fragiles connexions avec la Russie soviétique pour convaincre Nikita Khrouchtchev – l'homme qui avait truffé Cuba de fusées menaçant le territoire américain – que la paix dépendait de lui, et qu'il n'était pas trop tard pour éviter l'apocalypse.

Quand on annonce la mort de Jean XXIII, l'émotion est mondiale. Les commentateurs déplorent la disparition d'un pape « réformateur », « humaniste », peut-être le plus « révolutionnaire » des temps modernes. On a déjà oublié que le promoteur de Vatican II était, à l'origine, un conservateur bon teint. N'avait-il pas condamné, pendant des années, avec constance, les thèses du père Teilhard de Chardin ? N'avait-il pas rétabli, au début de son pontificat, l'usage du latin dans la formation des séminaristes par un ordre solennel signé sur le tombeau de saint Pierre – auquel, d'ailleurs, personne n'a obéi ? Cet homme-là, à l'évidence, n'était pas destiné à bouleverser l'histoire de l'Église !

Même le Concile, à l'origine, était mal parti. Jean XXIII n'en

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Un pape à l'ONU

Giovanni Battista Montini a été élu pape parce qu'il était l'homme le mieux armé pour sauver le concile Vatican II d'un désastre annoncé. Lors de la première session, il ne s'est pas usé dans les échanges liminaires désordonnés et confus, préservant sa réputation de sage, ouvert à la modernité, certes, mais attentif aux dérapages possibles. Et inquiet devant les risques d'enlisement. Or, tous les cardinaux sont d'accord là-dessus : un échec du Concile serait une catastrophe pour toute l'Église...

Le 22 juin 1963, dans la chapelle Sixtine, entouré par tous les cardinaux, Paul VI prononce son premier discours apostolique, où il annonce la couleur :

La part prééminente de notre pontificat sera occupée par la continuation du deuxième concile oecuménique du Vatican...

Les choses sont claires. Le nouveau pape veillera à hiérarchiser les débats, à préciser les objectifs, à réduire le nombre de « schémas » en discussion, à prévoir les conclusions. Quitte à intervenir directement, parfois, dans le processus conciliaire – par exemple pour en retirer les sujets les plus polémiques, comme le mariage des prêtres ou la contraception. Quitte à avouer aussi, publiquement, que sa tâche est surhumaine. En février 1965, lors d'une audience générale, il lâche, pathétique :

Le pape, lui aussi, a besoin de réconfort !

Jusqu'à la clôture du Concile en décembre 1965, Paul VI est à la manoeuvre, recevant les uns et les autres, consultant ses

conseillers privés, retouchant tel rapport, rédigeant telle encyclique : il est loin, le jeune homme malingre qu'une santé chancelante empêchait de suivre les cours du séminaire ! Il est suivi par un nouveau médecin pontifical, le docteur Mario Fontana. Il s'est fait aménager une terrasse sur le toit du palais apostolique, où il peut faire sa promenade quotidienne, après le déjeuner, pour respirer un peu.

Paul VI, à soixante-huit ans, fait flèche de tout bois et ajoute à son agenda quelques voyages spectaculaires, à commencer par un mémorable périple en Terre sainte, en janvier 1964. Le premier voyage d'un pape moderne à l'étranger – Paul VI est le premier pontife à prendre l'avion – souffre d'une organisation un peu légère : accompagnateurs et journalistes se rappelleront longtemps la cohue indescriptible, à Jérusalem, qui faillit étouffer le Saint-Père remontant la via Dolorosa jusqu'au Saint-Sépulcre !

En décembre 1964, Paul VI part pour l'Inde. Le prétexte en est la tenue d'un congrès eucharistique à Bombay, mais cette escapade en Asie est destinée, dans son esprit, à illustrer le nouveau souci de l'Église envers l'humanité tout entière. Le 4 octobre 1965, le pape s'envole pour New York où il va prononcer un discours à l'ONU devant une assemblée générale élargie à quelque six mille délégués. L'émotion est vive quand celui qui se dit « expert en humanité » lance, en français, un vibrant appel aux dirigeants de la planète :

Jamais plus la guerre ! Jamais plus la guerre !

Cette image-là, inédite, restera dans les livres d'histoire. Paul VI reprend aussitôt l'avion et rentre à Rome, où il va directement

retrouver les pères conciliaires : il lui reste quatre jours pour boucler Vatican II...

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Un pape non italien ?

Le cardinal Wojtyla s'est envolé pour Rome dès le 3 octobre, afin d'assister aux funérailles du pape défunt. En marge des cérémonies officielles, les langues vont bon train. Si la mort de Paul VI, début août, était attendue, celle de Jean-Paul I^{er} a laissé les cardinaux désespérés. Pour ces hommes de foi, la mort brutale du pape élu a une signification, mais laquelle ? Au minimum, elle va les pousser à choisir un pape aux convictions inébranlables, confiant dans l'avenir et... en bonne santé !

Le conclave s'ouvre solennellement le 14 octobre, à 16 h 30. Karol Wojtyla s'y présente à la toute dernière minute : il revient en catastrophe de l'hôpital Gemelli où il est allé rendre visite à son ami le cardinal Deskur, terrassé la veille par une attaque cardiaque. Comme les autres cardinaux, sur la soutane rouge il a revêtu le rochet et la mozette et porte la barrette. À l'entrée de la basilique, un reporter photographe du *Times*, qui mitraille tous les *papabili*, entend Wojtyla lui lancer en plaisantant :

Pas moi, c'est inutile !

Le photographe sourit et prend son cliché – on ne sait jamais. Il est vrai qu'il a surtout veillé à prendre les *papabili* les plus souvent cités dans les journaux : Siri, Benelli, Felici, Colombo, Bertoli, Poletti, Pappalardo...

Il n'y a aucun « étranger » parmi les favoris. Il y a presque cinq siècles que les papes sont italiens, et aucun observateur n'ose formuler une autre hypothèse. Sur le chemin de la Sixtine, le cardinal Kônig glisse à son collègue et ami Wyszynski, primat de Pologne :

Pourquoi pas un Polonais ?

– Impossible, répond le primat, trop d'obligations m'attendent à Varsovie !

Deux personnalités se détachent. Giuseppe Siri, archevêque de Gênes depuis trente ans, dont on évoquait déjà la candidature en 1958 puis en 1963, a la taille du poste. Soutenu par la curie, il a obtenu le deuxième meilleur « score », derrière Luciani, au conclave d'août. Mais les cardinaux peuvent-ils élire un pape à ce point convaincu que Vatican II a été inutile, voire néfaste ? Un pape qui tenterait, à coup sûr, de revenir sur tout ce qui s'est fait dans l'Église depuis le Concile ? Quel tremblement de terre ce serait !

L'autre figure qui se détache, c'est celle de Giovanni Benelli, archevêque de Florence, mais surtout ancien substitut de la secrétairerie d'État. Âgé de cinquante-sept ans, il a été nommé cardinal quelques mois plus tôt par Paul VI. Il n'a pas que des amis, mais il est intelligent, puissant et respecté. Enfin, c'est un stratège : c'est lui qui a poussé la candidature de Luciani en août. Il n'est pas spécialement réformiste, mais comparé à l'ultraconservateur Siri, il fait figure de modéré.

Au premier tour, Benelli arrive largement en tête devant Siri et Poletti, le vicaire de Rome. Au deuxième tour, le clivage s'installe : Benelli obtient environ 40 voix et Siri environ 25. Mais l'archevêque de Florence est loin d'obtenir les « deux tiers des voix plus une », soit 75 suffrages. Le soir, après quatre scrutins, la situation semble bloquée. Chacun comprend qu'il va falloir rebattre les cartes.

Les partisans d'un pape non italien, pour la première fois,

pensent qu'ils ont une chance. Pendant le dîner, l'archevêque autrichien König, explicitement pressenti, décline la suggestion pour lui-même, mais engage à voter pour son jeune collègue Wojtyla. Par la voix du cardinal Krol, archevêque de Philadelphie, qui est d'origine polonaise, les Américains réagissent positivement à cette audacieuse proposition. Mais plusieurs autres noms sont avancés : Pironio, Willebrands, Hume...

Le dimanche matin, cinquième tour de scrutin. Les voix, cette fois, s'éparpillent. Les partisans de Siri poussent désormais la candidature de Pericle Felici, qui préside la Conférence épiscopale italienne. En vain. Au tour suivant, Felici ne progresse pas. Pendant le déjeuner, le cardinal Arnau, de Barcelone, célèbre à haute voix les mérites de Wojtyla, en lui assurant le soutien de ses confrères d'Amérique latine. L'intervention est déterminante. König pousse à nouveau la candidature du Polonais, mais, ainsi qu'il le racontera plus tard, il craint alors que Wojtyla ne refuse. L'archevêque de Cracovie s'est retiré dans sa petite cellule, au comble de l'émotion. C'est le primat de Pologne, Stefan Wyszyński, qui va le reconforter et le dissuade de toute dérobade :

Si tu es choisi, il faudra accepter !

Le septième tour confirme ce tournant. La plupart des partisans de Benelli reportent leurs suffrages sur Wojtyla qui, avec 73 voix, frôle l'élection. Les jeux sont faits. Lorsque à l'issue du huitième tour de scrutin, le cardinal camerlingue proclame le nom de l'élu, l'assemblée éclate en applaudissements interminables. Il est 17 h 20. Le visage de Wojtyla est baigné de larmes. Mais c'est d'une voix ferme, déjà, qu'il répond à Villot

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Enfin, Jean-Paul II a changé la donne en matière de communication. Karol Wojtyła, dans sa jeunesse, a été comédien et journaliste. Il a acquis le sens du geste, de la formule, des silences. À l'aise au micro, devant une caméra ou sur une tribune dominant un million de personnes, Jean-Paul II aura été le premier pape « communiquant ». Les journalistes du monde entier l'ont compris dès leur première audience, le 21 octobre 1978, quand le nouveau pape est descendu parmi eux pour leur parler sans retenue, dans quatre ou cinq langues, et sur les sujets les plus divers – au grand désespoir des cardinaux présents, pour qui les journalistes sont des gens peu fréquentables...

Ce sens de la communication va lui être particulièrement utile lors de son premier voyage en Pologne, en juin 1979. Jamais un pape ne s'était rendu, et pour cause, derrière le rideau de fer. Or, cette visite sur sa terre natale, suivie par des millions de Polonais incrédules, marque le début d'un phénomène inattendu et vertigineux, que symbolise le portrait du pape Jean-Paul II accroché aux grilles des chantiers Lénine en grève, à Gdansk, en août 1980. Le soutien que le « pape slave » apporte ensuite au syndicat Solidarnosc, les attentions qu'il a pour les populations est-européennes, les relations directes qu'il noue avec le général Jaruzelski, en 1987, ou avec Mikhaïl Gorbatchev, en 1989, compteront pour beaucoup dans le processus d'effondrement du système communiste européen.

Tout ce qui s'est passé en Europe de l'Est ces dernières années eût été impossible sans l'action de ce pape, écrira plus tard l'ancien président Gorbatchev.

Deux mois après la chute du mur de Berlin, devant les ambassadeurs accrédités auprès du Saint-Siège, Jean-Paul II cite

« Varsovie, Moscou, Budapest, Berlin, Prague, Sofia et Bucarest » comme ayant été « les étapes d'un long pèlerinage vers la liberté ». Mais dans le même discours, déjà, JeanPaul II met aussi en garde, de façon prémonitoire, contre les « nationalismes exacerbés » qui vont se développer çà et là : le pape polonais sait, mieux que quiconque, que l'après-communisme, à l'Est, ne sera pas une partie de plaisir.

L'attentat de 1981

Tout avait bien failli s'arrêter le mercredi 13 mai 1981, à 17 h 17, lorsqu'un terroriste turc nommé Mehmet Ali Agça, caché dans la foule de la place Saint-Pierre, tira sur le pape juché sur sa *papamobile*. Deux coups de feu ? Trois ? Des centaines de pigeons se sont envolés d'un coup dans le ciel de Rome. Dans sa grosse Jeep blanche, Jean-Paul II s'est effondré dans les bras de son secrétaire qui ne comprend alors qu'une chose : le pape a été touché !

Où ?, crie Dziwisz en polonais.

– Au ventre !, répond le pape en grimaçant.

– Vous avez mal ?

– Oui !

Dans les cris et la bousculade, le chauffeur accélère brutalement, afin de rejoindre une ambulance de la Croix-Rouge garée derrière la colonnade. Il s'agit d'atteindre la clinique Gemelli, à six kilomètres de là, en traversant les embouteillages romains. Hospitalisé huit minutes plus tard, le pape perd conscience. En toute hâte, les médecins présents – les docteurs Crucitti et Manni, bientôt rejoints par le docteur Castiglione – réussissent à stopper l'hémorragie, à sectionner l'intestin blessé, à recoudre le colon et à transfuser du sang neuf à leur illustre patient. Le monde entier, sous le choc, retient son souffle.

Il est 20 heures quand un premier communiqué médical est lu à la meute des journalistes qui fait le siège de la clinique. Il est diffusé par haut-parleurs à la foule des fidèles qui attend des nouvelles, place Saint-Pierre, en récitant le chapelet. Le texte n'est ni optimiste ni pessimiste. Au moins confirme-t-il que le

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Lattès, 2005.

« Le roman des lieux et destins magiques »
Collection dirigée par Vladimir Fédorovski

Déjà parus :

Le Roman de la Russie insolite, Vladimir Fédorovski.

Le Roman de Saint-Pétersbourg, Vladimir Fédorovski, prix de l'Europe.

Le Roman du Kremlin, Vladimir Fédorovski, prix du Meilleur Document de l'année, prix Louis-Pauwels.

Le Roman d'Athènes, Marie-Thérèse Vernet-Straggiotti.

Le Roman de Constantinople, Gilles Martin-Chauffier, prix Renaudot essai.

Le Roman de Shanghai, Bernard Debré, prix de l'Académie des sciences morales et politiques.

Le Roman de Berlin, Daniel Vernet.

Le Roman d'Odessa, Michel Gurfinkiel.

Le Roman de Séville, Michèle Kahn, prix Benveniste.

Le Roman de Vienne, Jean des Cars.

La Fabuleuse Histoire de l'icône, Tania Velmans.

Dieu est-il gascon ?, Christian Millau.

Le Roman de Saxe, Patricia Bouchenot-Déchin.

La Fabuleuse Histoire de Malte, Didier Destremau.

Le Roman d'Hollywood, Jacqueline Monsigny et Edward Meeks.

Le Roman de Chambord, Xavier Patier, prix du Patrimoine.

Le Roman de l'Orient-Express, Vladimir Fédorovski, prix André-Castelot.

Le Roman de Budapest, Christian Combaz.

Je serai la princesse du château, Janine Boissard.
Mes chemins secrets, Jacques Pradel.
Le Roman de Prague, Hervé Bentégeat.
Le Roman de l'Elysée, François d'Orcival.
Le Roman de Tolède, Bernard Brigouleux et Michèle Gayral.
Le Roman de l'Italie insolite, Jacques de Saint-Victor.
Le Roman du Festival de Cannes, Jacqueline Monsigny et Edward Meeks.
Le Roman des amours d'Elvis, Patrick Mahé.
Le Roman de la Bourgogne, François Céséra.
Le Roman de Rio, Axel Gyldén.
Le Roman de la Pologne, Beata de Robien.
Les Fabuleuses Histoires des trains mythiques, Jean-Paul Caracalla.
Les Romains de Venise, Gonzague Saint Bris.
Le Mystère des Tuileries, Bernard Spindler.
Le Roman de la Victoire, Bertrand de Saint-Vincent.
Le Roman de Québec, Daniel Vernet.
Le Roman de Mai 68, Jean-Luc Hees.
Le Roman d'Israël, Michel Gurfinkiel.
Le Roman de Bruxelles, José-Alain Fralon.
Le Roman de Pékin, Bernard Brizay.
Obama, Le Roman de la nouvelle Amérique, Audrey Claire.
Le Roman de mes chemins buissonniers, Jean-Pierre Fleury.
Le Roman du désert, Philippe Frey.
Le Roman d'un pianiste, Mikhaïl Rudy.
Le Roman de Bretagne, Gilles Martin-Chauffier.
Le Roman de Madrid, Philippe Nourry.
Le Roman de Cuba, Louis-Philippe Dalembert.
Le Roman de Marrakech, Anne-Marie Corre.
Le Roman du Mexique, Babette Stem.
Le Roman du Vatican secret, Baudouin Boallert et Bruno

Bartoloni.

Le Roman de Nice, Jean Siccardi.

Le Roman de Saint-Tropez, Nicolas Charbonneau.

Les Amours de Hollywood, Pierre Lunel.

La Grande Épopée de la traversée de la Manche, Albéric de Palmaert.

Le Roman de la chanson française, David Lelait-Helo.

Le Roman du Jardin du Roy, Philippe Dufay.

Le Roman de l'âme slave, Vladimir Fédorovski.

Le Roman du loup, Claude-Marie Vadrot.

Le Roman de l'Inde insolite, Catherine Golliau.

Le Roman du cinéma français, Dominique Borde.

Le Roman de Belgrade, Jean-Christophe Buisson, prix de la Fondation Karic

2010.

Le Roman de Tolstoï, Vladimir Fédorovski.

Le Roman de la Rome insolite, Jacques de Saint Victor.

Le Roman de Saigon, Raymond Reding.

Le Roman de Napoléon III, Christian Estrosi et Raoul Mille.

Le Roman de Biarritz, Sylvie Santini, prix des Trois Couronnes
2010.

Le Roman de l'Orient insolite, Bernard Saint Bris.

Le Roman des maisons closes, Nicolas Charbonneau, Laurent Guimer.

Le Roman de Sissi, Elisabeth Reynaud.

Le Roman des Marins, Laurent Mérer.

Le Roman des Provinces, Jean Siccardi.

Le Roman de Hemingway, Gérard de Contanze.

Composition et mise en pages réalisées par

Compo 66 – Perpignan

183/2011

Éditions du Rocher
28, rue du Comte-Félix-Gastaldi
98000 Monaco
www.editionsdurocher.fr

Imprimé en France
Dépôt légal : avril 2011
N° d'impression :